

L'Amérique est à
six mille kilomètres
du théâtre de la guerre...

N° 17.404

LE JOURNAL

0.50

LIMOGES

REDACTION : 9 bis, rue Turgot. Tél.: 34-62.
ADMINISTRATION : 8, rue Tivoli. Tél.: 34-61.

DE PARIS

VENDREDI 14 JUIN 1940

Mais "l'espace vital"
de la barbarie nazie
n'a pas de limites...

La France fait appel aux Etats-Unis

TANDIS QUE SUR LE FRONT LA LUTTE PREND PLUS D'AMPLEUR

Nos troupes se battent magnifiquement
contre plus de cent divisions ennemies
massées entre la mer et la Meuse

DREUX. ET ÉVREUX BOMBARDÉS

Une colonne de réfugiés est mitraillée

COMMUNIQUÉS DU 13 JUIN

MATIN (N° 567). — L'action se poursuit sur tout le front entre la mer et l'Argonne avec la même intensité. Nos troupes inlassablement continuent la poussée ennemie qui s'accroît en particulier de part et d'autre de la capitale, sur la Basse-Seine et sur la Marne. Dans l'ensemble, la situation du front a peu varié depuis le communiqué d'hier soir.

SOIR (N° 568). — De part et d'autre de Paris, la bataille prend de plus en plus d'ampleur. A l'ouest de la capitale, des forces nouvelles ont attaqué au sud de Rouen. Des colonnes motorisées et blindées ont commencé à déboucher des têtes de pont de Louviers, des Andelys et de Vernon, en direction de Pacy-sur-Eure et d'Evreux.

Dreux et Evreux ont été bombardés. Un avion ennemi a mitraillé une colonne de réfugiés.

Au nord de Paris, douze divisions au moins attaquent entre Senlis et Betz. A l'est de la capitale, la bataille a été encore plus violente que les jours précédents. Les divisions blindées ennemies ont franchi la Marne de Château-Thierry à Dormans en direction de Montmirail, pendant que d'autres divisions, passant à l'est de Reims, poussaient en direction de Châlons-sur-Marne.

On peut évaluer à plus de 100 divisions les forces que l'ennemi a jetées dans la lutte entre la mer et la Meuse. Malgré leur infériorité numérique, nos armées continuent à se battre magnifiquement.

DANS UN MESSAGE A M. ROOSEVELT PUIS CETTE NUIT PAR RADIO M. PAUL REYNAUD A DIT :

"Intervenez avant qu'il ne soit trop tard !"

Le message ci-dessous est publié en France et aux Etats-Unis, d'accord entre M. Roosevelt, président des Etats-Unis d'Amérique, et M. Paul Reynaud, président du conseil français :

Monsieur le Président,
Je veux d'abord vous exprimer toute ma gratitude pour l'aide généreuse que vous avez décidée de nous accorder en matière d'aviation et d'armement.
Depuis six jours et six nuits nos divisions se battent, sans une heure de répit, contre une armée disposant d'une supériorité écrasante en effectifs et en matériel. L'ennemi est aujourd'hui presque aux portes de Paris.

Nous lutterons en avant de Paris, nous lutterons en arrière de Paris, nous nous enfoncerons dans une de nos provinces, et si nous sommes chassés nous irons en Afrique du Nord, et au besoin dans nos possessions en Amérique.

Une partie du gouvernement a déjà quitté Paris. Moi-même je m'apprête à partir aux armées. Ce sera pour intensifier la lutte avec toutes les forces qui nous restent et non pour l'abandonner.

Puis-je vous demander, monsieur le Président, d'expliquer tout cela

vous-même à votre peuple, à tous les citoyens des Etats-Unis, en leur disant que nous sommes résolus à nous sacrifier dans la lutte que nous menons pour tous les hommes libres ?

A l'heure où je vous parle, une autre dictature vient de frapper la France dans le dos. Une nouvelle frontière est menacée. Une guerre navale va s'ouvrir.

Vous avez généreusement répondu à l'appel que je vous ai lancé il y a quelques jours à travers l'Atlantique. Aujourd'hui 10 juin 1940, c'est un nouveau concours plus large que j'ai le devoir de vous demander.

En même temps que vous exposez cette situation aux hommes et aux femmes d'Amérique, je vous conjure de déclarer publiquement que les Etats-Unis accordent aux Alliés leur appui moral et matériel par tous les moyens, sauf l'envoi d'un corps expéditionnaire.

Je vous conjure de le faire pendant qu'il n'est pas trop tard.

Je sais la gravité d'un tel geste. Sa gravité même fait qu'il ne doit pas intervenir trop tard.

Vous nous avez dit vous-même le 5 octobre 1937 : « Je suis contrainct et nous sommes contraints de regarder les choses en face. La paix, la liberté et la sécurité de 90 0/0 de la population du monde sont mises en péril par les dix autres qui menacent de briser tout l'ordre et toutes les lois internationales ».

Certainement les 90 0/0 qui désirent vivre en paix sous le règne de la loi et en concorde avec les principes moraux qui ont été universellement acceptés à travers les siècles, peuvent et doivent trouver un moyen de faire prévaloir leur volonté.

L'heure est maintenant venue pour ces 90 0/0 de citoyens du monde de s'unir contre le danger mortel qui nous menace tous.

J'ai confiance dans la solidarité du peuple américain, dans cette lutte vitale que les Alliés mènent pour leur propre salut, mais aussi pour le salut de la démocratie américaine.

LIRE EN 2^e PAGE, 3^e COLONNE, LE DISCOURS RADIODIFFUSÉ DU PRÉSIDENT DU CONSEIL.

PARIS ville ouverte

UNE AFFICHE DU GÉNÉRAL HÉRING
L'ANNONCE A LA POPULATION

Paris se trouvant actuellement dans la zone des opérations, le général Héring, gouverneur de Paris, a fait apposer sur les murs de la capitale une affiche dont voici le texte :

A la population parisienne :
Le général Héring appelé au commandement d'une armée rend le gouvernement militaire entre les mains du général Dentz. Paris est déclarée ville ouverte et toutes les mesures ont été prises pour assurer en toutes circonstances la sécurité et le ravitaillement des habitants.

Le général Héring sait que l'on peut faire confiance au calme et au sang-froid de la population parisienne.

Ordre et sécurité, proclame M. Langeron

De son côté, M. Langeron a lancé l'appel suivant :
Dans les circonstances graves que connaît Paris, la Préfecture de police continue sa mission ; elle doit assurer à la capitale la sécurité et l'ordre. Ce devoir, nous le remplirons jusqu'au bout, Parisiens, je compte sur vous, comme toujours pour nous faciliter la tâche. Comptez sur moi, je vous dis une fois de plus mon affection profonde et mon entier dévouement.

Un appel aux fonctionnaires

Le même esprit se retrouve dans un autre appel de M. Langeron aux directeurs, fonctionnaires administratifs, commissaires de la Préfecture, gardiens de la paix.

Mes chers amis,
Dans les circonstances graves que connaît Paris, nous avons reçu l'ordre de continuer notre mission ; nous devons assurer à la capitale la sécurité et l'ordre. Ce devoir, nous le remplirons jusqu'au bout. Une fois de plus, la population parisienne compte sur vous ; une fois de plus, le préfet vous dit sa confiance et sa profonde affection.

Muette, saisie d'émotion la province regardait passer Paris sur les routes

par Emile CONDROYER

D'abord les réfugiés belges, puis ceux du Nord, de la Picardie, de la Somme... Paris, durant des jours, avait vu défiler sur lui, le traverser, leur flux ininterrompu. Et soudain ses habitants, jusque là témoins affligés de ce poignant exode, ont été eux-mêmes entraînés dans son cours, grossissant l'arrière de cette horde en marche vers le Sud.

C'est un soir au crépuscule que la triste chose a commencé. Un étrange brouillard montait lentement sur l'immense cité, un brouillard noirâtre qui sentait la fumée. Les gens, visage levé, contemplaient cette sombre auréole s'élargissant au-dessus de leur ville mais dont l'odeur, la densité, la régularité trahissaient qu'il s'agissait d'un brouillard artificiel émis dans la zone du combat.

Déjà les gares regorgeaient. Tous ceux qui, voulant partir, ne possédaient point de voiture, grouillaient dans les halls, devant les guichets, sur les quais, parmi d'innombrables amas de colis, de paquets, de valises, de malles, et de ces humbles choses qui, aux heures de séparation, lorsque se brise brutalement la vie d'un foyer, prennent une valeur inestimable et s'attachent éperdument à l'âme. Les trains surchargés, pleins à refus de femmes et d'enfants surtout, jusque dans les soufflets des wagons, démarraient avec lenteur, longtemps retenus semblait-il par tous ces adieux, ces mouchoirs agités, ces baisers lancés du bout des doigts à ceux qui restaient sur les trottoirs et qui n'en finissaient plus de contempler cet horizon de rails où disparaissaient tant d'être chers brassés par un destin cruel.

Le cheminement et la rumeur

Mais aux portes de Paris commençait l'indescriptible cohorte des voitures pressées, roue à roue, capot des unes contre l'arrière des autres et toutes bourrées de ballots, de couvertures, de bagages ficelés à la hâte, animés en piles hétérogènes. La nuit épaissie par le brouillard faisait peser un manteau de ténèbres propices sur ce lent grouillement traversé des leurs jaunâtres et troubles des phares et d'où montait une discordante rumeur de cornes, d'avertisseurs, de timbres grêles. On avançait à une allure de cloporte dans ce noir presque intégral où, de loin en loin, dans l'étré halo d'un lumignon, la forme fantomatique d'un soldat jalonnait l'itinéraire à suivre. Combien auront ainsi quitté la ville sans pouvoir poser un dernier regard sur son visage familier pétré de nuit totale !

Combien aussi s'étonnèrent au petit jour noyé de brume de constater qu'en six ou huit heures ils avaient à peine parcouru une vingtaine de kilomètres. Les vapeurs grises de l'aube s'élevaient lentement, révélant parmi les feuillages mouillés l'interminable serpent de voitures, de camions, de charrettes, de tapissières, de fourgons, de motos qui se traînaient lourdement, pleins d'a-coups, sur la route. Lorsqu'on se trouvait encastré là-dedans on ne pouvait voir que ses voisins immédiats, cette camionnette de maraichers chargée de hardes, d'où émergeait quelque visage, traits fripés par l'insomnie, cette pe-

tite auto où une cage d'oiseaux avec des serins ébouriffés vacillait sur les genoux d'un enfant somnolant, tête ballante, ce camion industriel dont le chargement métallique couvrait un moment de son vacarme le grondement continu montant de l'exode. Des bicyclettes, couvertures roulées sur le guidon, se faufilaient à petit coups dans les interstices ouverts un moment.

L'interminable défilé

Lorsqu'un accident de train permettait au regard de découvrir un tronçon de cette chose monstrueuse rampant au flanc d'une côte, on demeurait abasourdi par l'espèce de carapace bariolée constituée par la profusion des matelas, des couvre-pieds dont la plupart des voitures avaient chargé leur toit. Le triomphe de la matelasserie, étalée en couches épaisses, ligotée, entassée en molles pyramides, recouverte de bâches, de toiles cirées et servant parfois de lit à quelque vélo, guidon de travers !

Les villes, les villages, les bourgs regardaient par toutes leurs fenêtres passer l'exode de Paris. Sur le pas des portes, les habitants se groupaient, muets. Ce défilé paraissait interminable. Lorsqu'il s'interrompait, les boulangeries demeuraient vides : on prenait ses précautions pour le reste du voyage.

Cependant, plus on s'éloignait de Paris, plus l'extraordinaire cohorte se désagrégeait. Pour sortir de cet embouteillage, des conducteurs préféraient s'évader par des chemins secondaires, contourner les grandes agglomé-

rations au risque d'augmenter le nombre de kilomètres. Mais des efforts se reformaient aux croisements. Et pour un temps il fallait abandonner l'allure plus rapide pour s'intégrer à nouveau dans une théorie processionnaire.

Exténués

Des passages à niveau, une alerte, la rencontre d'un convoi militaire, la traversée des chicanes antitanks barrant les routes provoquaient de nouveaux rassemblements que des soldats à gestes vifs scindaient par petits paquets. Dans la traversée des forêts, on voyait dans les sous-bois, près des lièges ou dans l'herbe des fossés, des voitures rangées portières ouvertes vidées de leur cargaison humaine qui, exténuée, dormait par terre dans des postures de corps brusquement effondrés.

Enfin, on atteignit des régions paisibles où la vie continuait très douce, mais qui soudain craquaient sous cet afflux. On logeait partout, dans les cafés, sur des paillasses jetées sur les tables, dans les cinémas déblayés de leurs sièges, dans des édifices publics où chaque pièce devenait dortoir improvisé. Les places tranquilles qu'animait seulement les marchés une fois la semaine, grouillaient autant que celle de l'Opéra. Le moindre bourg doublait d'un coup sa population. Et toujours filaient sur les routes, les autos qui poussaient plus loin, fuyant silencieusement écrasées par les matelas que les branches basses griffaient. La nuit on n'entendait que ces passages incessants, dont le bruit monotone tenait éveillés ceux qui ont encore le bonheur de vivre sous leur toit.



CHENILLETES DE RAVITAILLEMENT ALLANT VERS LES LIGNES (V. N° 89.161.)

La manœuvre allemande par le général DUVAL

La bataille se développe sur un tel front, et dans de telles conditions, qu'à peine peut-on l'appeler la bataille pour Paris. L'ennemi a des visées plus lointaines, et la manœuvre qu'il poursuit a une énorme envergure.

L'idée générale de cette manœuvre me paraît évidente. Il y a un mois, l'état-major allemand a cherché, en progressant constamment par sa gauche, à couper du centre toute la gauche de nos forces, et à la rejeter sur le littoral de la Manche et du Pas-de-Calais. Il réussit ainsi du même coup à nous séparer de nos alliés britanniques.

Aujourd'hui, c'est par sa droite qu'il progresse et qu'il cherche à bombarder, à envelopper notre gauche, pour rejeter la masse de nos forces vers l'Est. Ce que Schlieffen avait projeté de faire du premier coup, il a voulu le réaliser en deux temps. Et nous sommes maintenant au deuxième temps.

L'état-major allemand ne perd pas de vue pour cela l'isolement de

la Grande-Bretagne. Le communiqué du 12 juin nous signale l'absence d'un mouvement de l'extrême droite allemande sur la Basse-Seine par Caudebec. Il s'agit évidemment du Havre, de l'objectif de l'embouchure de la Seine, et de la prise de possession du littoral.

Cependant, la droite allemande a franchi la Seine et crée une forte tête de pont au sud du fleuve, entre Rouen et Vernon. Déjà, elle menace la vallée de l'Eure entre Evreux et Pacy. C'est par là, certainement, que nous verrons les Allemands pousser la plus énergique manœuvre vers le Sud et le Sud-Est.

Au nord de Paris, à l'est de l'Oise, la pression est moins violente. La ligne atteinte, il y a déjà vingt-quatre heures, borde le front de la défense extérieure de Paris, depuis Persan-Beaumont, sur l'Oise, sur la lisière des forêts, au sud de Senlis, prolongée par Betz jusqu'à l'Ouercq. Dans ce secteur, l'ennemi ménage. Il a intérêt à ne mand ?

L'HEURE APPROCHE NEANMOINS DES GRANDES DECISIONS. On a dit que

les dernières paroles de Schlieffen mourant avaient été : « Renforcez la droite. » Cette recommandation suprême ne serait-elle pas présente à la pensée de l'état-major allemand ?

QUAND L'HISTOIRE SE RENOUVELLE Successeur spirituel de Myron T. Herrick M. Bullitt entend quoi qu'il arrive demeurer à Paris

M. William Bullitt, ambassadeur des Etats-Unis, à Paris, quels que soient les événements, ne restera à son poste à Paris.

Grand ambassadeur, grand ami de la France, l'émiment diplomate, qui représente avec tant de prestige le président Roosevelt, renouvelle ainsi le geste noble et courageux de son illustre prédécesseur, M. Myron T. Herrick, dont la mémoire est chère à tous les Français qui se souviennent des heures critiques de la Marne.

Pressé alors de quitter Paris, Myron T. Herrick, dressant sa puissante et haute stature, avait dit cette réplique éblouissante, et bien dans la tradition des cœurs valeureux de son pays :

« Ma décision est prise, je ne partirai pas. Un ambassadeur américain peut être plus utile mort que vivant. »

Depuis lors, et par mille aspects de sa vie officielle, Myron T. Herrick était entré dans l'histoire de l'amitié franco-américaine.

M. William Bullitt, inconnu jusqu'à présent, a été nommé à la place de Herrick, et son honnêteté, sa personnalité et son honnabilité par la entente, demeurent à son poste, en pleine conscience de ses responsabilités immenses.

Faut-il remercier M. Mussolini?

Quand les Français ont vu M. Mussolini rallier son maître et seigneur germanique, et nous porter dans le dos ce fameux coup de sabre qui restera historique, ils se sont dit : « Un ennemi de plus ». Et c'est vrai. Mais l'entrée en scène de l'Italie est-ce pour l'Allemagne un si puissant renfort ? La guerre ne se fait pas qu'avec des hommes et des machines, elle se fait avec du fer, de la houille, du coton, du pétrole et du caoutchouc. L'Italie n'a rien de tout cela ? Rien. Trois fois rien. En revanche, elle ravitaillait l'Allemagne ; elle ne la ravitaillera plus.

Lui fournira-t-elle au moins désormais des armées, une marine, une aviation ? Oui, sans doute, à la condition de nourrir et d'immobiliser les garnisons présentes nécessaires pour garder l'Éthiopie, le Liban, l'Albanie, la Libye, la Sardaigne, la Sicile, à la condition de conserver une armée d'observation face à la Yougoslavie.

Certes, elle retiendra sur le front des Alpes, en Corse et en Tunisie une portion de l'armée française, mais elle l'a toujours retenue. Rien de changé.

En revanche, tout comme une autre, elle devra subir les bombardements. Elle les subit déjà, Gènes et Turin connaissent la guerre que M. Mussolini aurait pu leur épargner. C'est un compte ouvert entre les Italiens et leur Chef.

Ce n'est pas tout. L'Égypte rompt avec l'Italie. La Turquie, amie de l'Égypte, mobilise. L'U. R. S. S., amie de la Turquie, concentre sur le Danube et en Pologne 150 divisions. Les États-Unis, qui n'ont ni les tâches ni les traités, précipitent l'envoi de leurs tanks et de leurs avions. Chacun se rend compte que l'Angleterre et la France dévotées, les leurs dictent, leurs digestions terminées, retrouveront de l'appétit.

Qui sait si en répondant à l'appel angoissé de Hitler, Mussolini ne nous nous a pas fait plus de bien que de mal ?

La discours radiodiffusé de M. Paul Reynaud

M. Paul Reynaud, président du conseil, a prononcé, hier soir, une allocution radiodiffusée par tous les postes de l'État français :

Dans le malheur qui s'abat sur la Patrie, il faut avant tout qu'une chose soit dite.

Au moment où le sort nous accable, je veux crier au monde l'héroïsme des armées françaises, l'héroïsme de nos soldats, l'héroïsme de leurs chefs, à la fois, en revenant de la bataille, des hommes qui n'avaient pas dormi depuis cinq jours, harcelés par les avions, rompus par les marches et les combats. Ces hommes, dont l'ennemi avait cru briser les nerfs, ne doutaient pas de l'issue finale de la guerre, ils ne doutaient pas du sort de la patrie.

L'héroïsme des armées de Dunkerque a été dépassé dans les combats qui se livrent de la mer à Argonne. L'âme de la France n'est pas vaincue.

LA FIERTE FRANÇAISE

Notre fierté ne se laisse pas abattre par une invasion. Le sol sur lequel elle vit en a tant vu au cours des siècles. Elle a toujours refoulé ou dominé l'invasisseur.

Tout cela, les souffrances et la fierté de la France, il faut que les Français le sachent, et partout sur la terre les hommes libres sachent ce qu'ils lui doivent. L'heure est venue pour eux

de s'acquitter de leur dette. L'armée française a été l'avant-garde des démocraties. Elle s'est sacrifiée, mais en perdant cette bataille elle a porté des coups redoutables de chars détruits, des avions abattus, des pertes en hommes, des raisons de vivre de la France, tout cela explique l'état présent du moral du peuple allemand, malgré ses victoires.

« NOUS AVONS DES DROITS SUR VOUS ! »

La France blessée a le droit de se retourner vers les autres démocraties et de leur dire « J'ai des droits sur vous ». Aucun de nous qui ont vu l'Allemagne se déclarer n'aurait pu lui dire « J'ai des droits sur vous ». Mais autre chose est de prouver, et autre chose est d'agir.

Nous savons quelle place tient l'idéal dans la vie du grand peuple américain. Hériterait-il encore l'ennemi de la France ? Je l'ai demandé au président Roosevelt, vous le savez. Je lui ai adressé ce soir un nouvel et dernier appel. Chaque fois que j'ai demandé au président des États-Unis la France n'a pas dit non. Les formes l'aide que permet la loi américaine, il l'a fait généreusement, et il a été approuvé par son peuple.

« NOUS VOULONS L'ESPOIR »

Mais, aujourd'hui, nous n'en sommes plus là. Il s'agit aujourd'hui de la vie de la France, en tout, en partie, en totalité. Notre combat, chaque jour plus douloureux, n'a désormais de sens que si, en le poursuivant, nous pouvons grandir, même au loin, l'espoir de la victoire. Nous avons la supériorité en qualité de l'aviation britannique s'affirme tous les jours. Il faut que des milliers d'avions de guerre, venus d'outre-Atlantique, écrasent la force mauvaise qui domine l'Europe. Mais nous avons la puissance des démocraties reste immense. Nous avons le droit d'espérer que le jour approche où toute cette puissance sera mise en œuvre.

NOTRE GRANDEUR

C'est pourquoi nous gardons l'espérance au cœur, c'est pourquoi, aussi, nous avons voulu que la France garde un gouvernement libre. C'est pour cela que nous avons écrit Paris. Il fallait empêcher qu'Hitler, supprimant le gouvernement légal, déclare au monde que la France n'a pas dit non. C'est pour cela que nous avons écrit Paris. Il fallait empêcher qu'Hitler, supprimant le gouvernement légal, déclare au monde que la France n'a pas dit non. C'est pour cela que nous avons écrit Paris. Il fallait empêcher qu'Hitler, supprimant le gouvernement légal, déclare au monde que la France n'a pas dit non.

Au cours des grandes épreuves de notre histoire, notre peuple a connu des jours où les conseils de défiance ont pu le troubler. C'est parce qu'il n'a jamais abdiqué qu'il fut grand. Quel qu'il arrive dans les jours qui viennent, qu'il soit, les Français vont avoir à souffrir. Qu'ils soient, les Français vont avoir à souffrir. Qu'ils soient, les Français vont avoir à souffrir. Qu'ils soient, les Français vont avoir à souffrir.

La presse portugaise est certaine de la victoire des alliés

LISBOANE, 13 juin. — Le journal « República » constate, au sujet des revendications italiennes, que la Tunisie est « un modèle d'administration coloniale française qui a accompli des prodiges dans ce pays ». Considérant, par ailleurs, les lourdes pertes de la marine marchande italienne en si peu de temps, le « República » déclare que c'est une nouvelle confirmation de la supériorité des Alliés sur mer.

Le journal « Comercio » estime que l'Italie ne possède pas de stocks suffisants pour soutenir une longue guerre aussi dure que la guerre actuelle.

Enfin, le journal « Voz » écrit : « Le mot d'ordre doit être : conquérir la victoire ». « Si les Français résistent quelque semaine, ils pourront résister une année. S'ils résistent une année, ils auront le temps de mobiliser les ressources infinies de leurs empires ».

Jean BALENSI.

La guerre du côté italien

L'Égypte sera-t-elle amenée à entrer dans le conflit ?

LE CAIRE, 13 juin. — Le premier ministre d'Égypte a déclaré au Parlement qu'il sera favorable pour l'Égypte de rompre les relations diplomatiques avec l'Italie à titre de première mesure. Il a ajouté que si l'Italie bombardait les ports et les villes égyptiennes, l'Égypte lui déclarerait la guerre. Un débat animé de quatre heures a eu lieu au Parlement. Il est décidé que le gouvernement égyptien se prononcera sur la déclaration de l'opinion publique égyptienne. On se rend compte aussi que l'Italie ne laissera pas la R.A.F. opérer en tant que de base d'un raid fulgurant de 10 minutes sur les bases aériennes égyptiennes. Le public égyptien considère les promesses italiennes à l'Égypte et à la Turquie comme une simple tentative pour détourner ces pays des Alliés.

Le Sénat approuve la résolution du gouvernement décidant l'aide totale à l'Angleterre

Après le débat sur l'attitude de l'Égypte à l'égard de l'Italie, qui dura trois heures, le Sénat a voté la résolution suivante : « Après la déclaration du premier ministre par le général Herlitz, le Sénat a décidé d'adopter la résolution du gouvernement de continuer à accorder l'aide la plus complète à son allié dans sa défense du droit et de la liberté en accord avec le traité anglo-égyptien. »

L'effort de l'aviation alliée

Nos appareils de renseignements ont effectué de nombreuses missions

Le ministre de l'air français a publié, hier soir, le communiqué suivant :

En raison des circonstances atmosphériques très défavorables, l'activité des forces aériennes françaises a été plus réduite durant les dernières 24 heures. L'aviation de renseignement a néanmoins pu effectuer de nombreuses missions de reconnaissance apportant au commandement de précieux renseignements sur les mouvements de l'ennemi. Les unités de chasse ont effectué quelques missions de couverture. Nos escadrons de bombardement ont effectué des missions de harcèlement à la mitrailleuse des rassemblements allemands ainsi que des ponts, neuds et voies de communication.

Intense activité de la R.A.F. sur tous les fronts

Un communiqué du ministère de l'air britannique a précisé une fois de plus hier, l'intense activité de la R.A.F. sur tous les fronts. Les avions ont lancé leurs explosifs et des bombes incendiaires à un rythme hallucinant qui dépassait parfois 100 bombes à la minute, au cours d'un raid fulgurant de 10 minutes qui faisait partie d'une série d'attaques ayant pour but de soutenir les armées alliées résistant à l'allemande. Les avions ont également dispersé des convois de colonnes motorisées, notamment près des Andelys.

Au cours d'autres sorties plus tardives, une escadrille de bombardiers a rencontré une formation de 12 Messerschmitt qui l'attaquent. Deux chasseurs ennemis ont été abattus.

En Erthirée, la R.A.F. n'a pas été moins active. Elle a endommagé fortement des navires ennemis dans le port de Tolu. Un bateau de guerre et deux sous-marins ont été touchés et le premier incendié. Au cours d'un combat avec des chasseurs italiens, l'un d'eux a été abattu en flammes. L'autre a plongé, désarmé, dans les nages. Tous les avions britanniques ont regagné leurs bases.

Un second raid, effectué sur Massoua, a permis de détruire un important dépôt d'essence que l'ennemi avait fait brûler de très loin.

Un pilote britannique, momentanément égaré, prit l'initiative d'attaquer seul le port de Torrak sur lequel il lâcha toutes ses bombes. Il se livra ensuite à une série de manœuvres pour permettre à son mitrailleur de tirer.

Tobruk devait, de nouveau, dans la journée, être bombardé par des avions de la R.A.F. qui photographiaient en outre les dégâts causés par les bombes. Le tir de barrage italien a été violent mais inefficace.

Lyon, où se grouperont des volontaires italiens travaille à préparer la victoire

De notre envoyé spécial GEO LONDON

Lyon, 13 juin. — Aux voyageurs regardant la presque totalité d'entre eux qui débarquent, Lyon présente un visage qui n'est guère dissimulé de celui qu'il offre en temps ordinaire. Les taxis et les tramways circulent en nombre normal. Les magasins montrent l'abandon des vitrines. Dans les rues, le tonnerre du flot des réfugiés, l'un après l'autre, se fait entendre. C'est l'heure de la journée où les réfugiés se font entendre. C'est l'heure de la journée où les réfugiés se font entendre. C'est l'heure de la journée où les réfugiés se font entendre.

Dans l'une de ses rues, en plein centre, la rue de la Ferrassière, l'aperçu d'un rassemblement. Ce sont des volontaires italiens qui, sous le commandement de recrutement de la Légion Gariboldienne, le capitaine Colmo di Salgemina, viennent de s'entraîner sous nos drapeaux.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

Il y a dans la ville, outre les nombreuses familles alliées à des familles françaises, une grande quantité d'italiens. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre. Ils ont été évacués vers le centre d'accueil, la cité de la Ferté, à la fin de la guerre.

COUPÉE DES ROUTES MARITIMES MAL RAVITAILLÉE

L'ITALIE EST EMPRISONNÉE

Les milieux autorisés londoniens, commentant les répercussions économiques de l'entrée de l'Italie en guerre, estiment que le blocus des exportations italiennes est justifié automatiquement par l'entrée de l'Italie en guerre.

L'Italie se trouve emprisonnée pour ses approvisionnements. Elle importait d'outre-mer les quatre cinquièmes de ses fournitures d'essence, une grande partie de son charbon, son fer et son acier, de grosses quantités de vivres et des centaines de milliers de tonnes de fournitures de guerre.

Au moins 61 % de ces importations arrivaient par les routes maritimes contrôlées par les Alliés. Coupées de ses sources d'approvisionnement essentielles, obligée de puiser dans ses réserves limitées, l'Italie, affirmé-t-on, ne pourra tenir que quelques mois. L'épuisement de ses réserves limitées la contraindra d'entrer en concurrence avec l'Allemagne sur le marché balkanique pour obtenir les produits alimentaires essentiels dont

81 % lui viennent d'au-delà de l'Atlantique et 19 % de Roumanie. Il est impossible d'évaluer exactement l'importance des stocks italiens, mais on présume qu'ils sont inférieurs à ce que Mussolini désirait.

La raison de la crise est que le crédit de l'Italie a été très faible dans toutes les parties du monde, ce qui a rendu difficiles pour Mussolini des préparatifs nécessaires à une longue guerre.

DES NAVIRES ITALIENS TENTENT DE SE SABORDER A GIBRALTAR

GIBRALTAR, 13 juin. — On annonce officiellement que plusieurs navires italiens ont tenté de se saborder le 10 juin dans la baie de Gibraltar, mais qu'ils ont été empêchés à fait échouer cette tentative. Il s'agit des navires « Collina », « Polenzo », « Olterra », « Libani » et « Lavoro ». Un autre navire italien, le « Tagaro », s'est sabordé et a coulé dans la baie.

Le cardinal Hinsley, archevêque de Westminster, a demandé que des prières soient dites pour la France dans les églises catholiques à partir de vendredi. On se souvient que l'archevêque de Canterbury a ordonné aussi pour dimanche prochain des prières pour la France.

En Italie

Le nouvel ambassadeur de l'U.R. S.S. à Rome, M. Gorelikine, est arrivé hier dans la capitale italienne, se rendant à la disposition des Alliés.

Tout porte à croire que l'effort américain ira en s'accroissant, et que c'est là la première étape dans l'apport matériel qui commence par la livraison de ces stocks disponibles ; il se poursuivra probablement à très bref délai par des livraisons de matériel plus « coûteux », bien que celui mentionné plus haut soit tenu pour excellent déjà par les personnalités compétentes de la commission d'achat.

SHANGHAI. — Les Anglais se contentent aux termes de l'accord conclu entre les commandants des garnisons anglaise, américaine et italienne pour éviter autant que possible que les soldats anglais et italiens de sortie des hôpitaux de la ville, des blessés, ne soient pris en contact. Des précautions semblables ont été prises à Pékin pour empêcher que des incidents ne se produisent.

La Banque de France est transférée à Saumur... Le « Journal officiel » a publié un décret aux termes duquel le siège de la Banque de France est provisoirement transféré à Saumur.

L'établissement de la Banque à Paris sera sorti de l'intervalle par le contrôleur général, qui aura les mêmes pouvoirs qu'un directeur de succursale.

« et avance 25 milliards à l'État » Le « Journal officiel » a publié hier matin un décret approuvant une nouvelle convention intervenue le 9 juin entre le ministre des Finances et la Banque de France. L'institut national d'émission s'engage à consentir à l'État des avances provisoires, à concurrence de 25 milliards, et de ces avances prévues par les conventions du 29 février 1940.

TURIN BOMBARDE FRONTIERE ITALIENNE, 13 juin. — La radio italienne annonce qu'une attaque aérienne a eu lieu à 1 h 35 à Turin. Il y aurait eu des victimes.

NOS ÉCHOS L'œil s'accommode mal d'un protocole hors saison. C'est là une constatation que l'on peut faire tous les jours dans cette ville de province où sénateurs et députés belges atterrés s'adaptent dans de modestes bistrots à l'ordonnance du militaire qui a envahi la ville. Tout le monde s'y serre les coudes et étouffe de concert la soupe « aux légumes » et le litron de rouge en mijotant à voix basse le futur aspect d'une Belgique libérée.

A LA RADIO RADIO-JOURNAL DE FRANCE : ÉMISSIONS D'INFORMATIONS : Sur tous les postes Français à 6 h. 30, 8 h. 30, 11 h. 30, 12 h. 30, 13 h. 30, 16 h. 30, 19 h. 30, 20 h. 30, 21 h. 30, 22 h. 30, 23 h. 30, 24 h. 30, 25 h. 30, 26 h. 30, 27 h. 30, 28 h. 30, 29 h. 30, 30 h. 30, 31 h. 30, 32 h. 30, 33 h. 30, 34 h. 30, 35 h. 30, 36 h. 30, 37 h. 30, 38 h. 30, 39 h. 30, 40 h. 30, 41 h. 30, 42 h. 30, 43 h. 30, 44 h. 30, 45 h. 30, 46 h. 30, 47 h. 30, 48 h. 30, 49 h. 30, 50 h. 30, 51 h. 30, 52 h. 30, 53 h. 30, 54 h. 30, 55 h. 30, 56 h. 30, 57 h. 30, 58 h. 30, 59 h. 30, 60 h. 30, 61 h. 30, 62 h. 30, 63 h. 30, 64 h. 30, 65 h. 30, 66 h. 30, 67 h. 30, 68 h. 30, 69 h. 30, 70 h. 30, 71 h. 30, 72 h. 30, 73 h. 30, 74 h. 30, 75 h. 30, 76 h. 30, 77 h. 30, 78 h. 30, 79 h. 30, 80 h. 30, 81 h. 30, 82 h. 30, 83 h. 30, 84 h. 30, 85 h. 30, 86 h. 30, 87 h. 30, 88 h. 30, 89 h. 30, 90 h. 30, 91 h. 30, 92 h. 30, 93 h. 30, 94 h. 30, 95 h. 30, 96 h. 30, 97 h. 30, 98 h. 30, 99 h. 30, 100 h. 30, 101 h. 30, 102 h. 30, 103 h. 30, 104 h. 30, 105 h. 30, 106 h. 30, 107 h. 30, 108 h. 30, 109 h. 30, 110 h. 30, 111 h. 30, 112 h. 30, 113 h. 30, 114 h. 30, 115 h. 30, 116 h. 30, 117 h. 30, 118 h. 30, 119 h. 30, 120 h. 30, 121 h. 30, 122 h. 30, 123 h. 30, 124 h. 30, 125 h. 30, 126 h. 30, 127 h. 30, 128 h. 30, 129 h. 30, 130 h. 30, 131 h. 30, 132 h. 30, 133 h. 30, 134 h. 30, 135 h. 30, 136 h. 30, 137 h. 30, 138 h. 30, 139 h. 30, 140 h. 30, 141 h. 30, 142 h. 30, 143 h. 30, 144 h. 30, 145 h. 30, 146 h. 30, 147 h. 30, 148 h. 30, 149 h. 30, 150 h. 30, 151 h. 30, 152 h. 30, 153 h. 30, 154 h. 30, 155 h. 30, 156 h. 30, 157 h. 30, 158 h. 30, 159 h. 30, 160 h. 30, 161 h. 30, 162 h. 30, 163 h. 30, 164 h. 30, 165 h. 30, 166 h. 30, 167 h. 30, 168 h. 30, 169 h. 30, 170 h. 30, 171 h. 30, 172 h. 30, 173 h. 30, 174 h. 30, 175 h. 30, 176 h. 30, 177 h. 30, 178 h. 30, 179 h. 30, 180 h. 30, 181 h. 30, 182 h. 30, 183 h. 30, 184 h. 30, 185 h. 30, 186 h. 30, 187 h. 30, 188 h. 30, 189 h. 30, 190 h. 30, 191 h. 30, 192 h. 30, 193 h. 30, 194 h. 30, 195 h. 30, 196 h. 30, 197 h. 30, 198 h. 30, 199 h. 30, 200 h. 30, 201 h. 30, 202 h. 30, 203 h. 30, 204 h. 30, 205 h. 30, 206 h. 30, 207 h. 30, 208 h. 30, 209 h. 30, 210 h. 30, 211 h. 30, 212 h. 30, 213 h. 30, 214 h. 30, 215 h. 30, 216 h. 30, 217 h. 30, 218 h. 30, 219 h. 30, 220 h. 30, 221 h. 30, 222 h. 30, 223 h. 30, 224 h. 30, 225 h. 30, 226 h. 30, 227 h. 30, 228 h. 30, 229 h. 30, 230 h. 30, 231 h. 30, 232 h. 30, 233 h. 30, 234 h. 30, 235 h. 30, 236 h. 30, 237 h. 30, 238 h. 30, 239 h. 30, 240 h. 30, 241 h. 30, 242 h. 30, 243 h. 30, 244 h. 30, 245 h. 30, 246 h. 30, 247 h. 30, 248 h. 30, 249 h. 30, 250 h. 30, 251 h. 30, 252 h. 30, 253 h. 30, 254 h. 30, 255 h. 30, 256 h. 30, 257 h. 30, 258 h. 30, 259 h. 30, 260 h. 30, 261 h. 30, 262 h. 30, 263 h. 30, 264 h. 30, 265 h. 30, 266 h. 30, 267 h. 30, 268 h. 30, 269 h. 30, 270 h. 30, 271 h. 30, 272 h. 30, 273 h. 30, 274 h. 30, 275 h. 30, 276 h. 30, 277 h. 30, 278 h. 30, 279 h. 30, 280 h. 30, 281 h. 30, 282 h. 30, 283 h. 30, 284 h. 30, 285 h. 30, 286 h. 30, 287 h. 30, 288 h. 30, 289 h. 30, 290 h. 30, 291 h. 30, 292 h. 30, 293 h. 30, 294 h. 30, 295 h. 30, 296 h. 30, 297 h. 30, 298 h. 30, 299 h. 30, 300 h. 30, 301 h. 30, 302 h. 30, 303 h. 30, 304 h. 30, 305 h. 30, 306 h. 30, 307 h. 30, 308 h. 30, 309 h. 30, 310 h. 30, 311 h. 30, 312 h. 30, 313 h. 30, 314 h. 30, 315 h. 30, 316 h. 30, 317 h. 30, 318 h. 30, 319 h. 30, 320 h. 30, 321 h. 30, 322 h. 30, 323 h. 30, 324 h. 30, 325 h. 30, 326 h. 30, 327 h. 30, 328 h. 30, 329 h. 30, 330 h. 30, 331 h. 30, 332 h. 30, 333 h. 30, 334 h. 30, 335 h. 30, 336 h. 30, 337 h. 30, 338 h. 30, 339 h. 30, 340 h. 30, 341 h. 30, 342 h. 30, 343 h. 30, 344 h. 30, 345 h. 30, 346 h. 30, 347 h. 30, 348 h. 30, 349 h. 30, 350 h. 30, 351 h. 30, 352 h. 30, 353 h. 30, 354 h. 30, 355 h. 30, 356 h. 30, 357 h. 30, 358 h. 30, 359 h. 30, 360 h. 30, 361 h. 30, 362 h. 30, 363 h. 30, 364 h. 30, 365 h. 30, 366 h. 30, 367 h. 30, 368 h. 30, 369 h. 30, 370 h. 30, 371 h. 30, 372 h. 30, 373 h. 30, 374 h. 30, 375 h. 30, 376 h. 30, 377 h. 30, 378 h. 30, 379 h. 30, 380 h. 30, 381 h. 30, 382 h. 30, 383 h. 30, 384 h. 30, 385 h. 30, 386 h. 30, 387 h. 30, 388 h. 30, 389 h. 30, 390 h. 30, 391 h. 30, 392 h. 30, 393 h. 30, 394 h. 30, 395 h. 30, 396 h. 30, 397 h. 30, 398 h. 30, 399 h. 30, 400 h. 30, 401 h. 30, 402 h. 30, 403 h. 30, 404 h. 30, 405 h. 30, 406 h. 30, 407 h. 30, 408 h. 30, 409 h. 30, 410 h. 30, 411 h. 30, 412 h. 30, 413 h. 30, 414 h. 30, 415 h. 30, 416 h. 30, 417 h. 30, 418 h. 30, 419 h. 30, 420 h. 30, 421 h. 30, 422 h. 30, 423 h. 30, 424 h. 30, 425 h. 30, 426 h. 30, 427 h. 30, 428 h. 30, 429 h. 30, 430 h. 30, 431 h. 30, 432 h. 30, 433 h. 30, 434 h. 30, 435 h. 30, 436 h. 30, 437 h. 30, 438 h. 30, 439 h. 30, 440 h. 30, 441 h. 30, 442 h. 30, 443 h. 30, 444 h. 30, 445 h. 30, 446 h. 30, 447 h. 30, 448 h. 30, 449 h. 30, 450 h. 30, 451 h. 30, 452 h. 30, 453 h. 30, 454 h. 30, 455 h. 30, 456 h. 30, 457 h. 30, 458 h. 30, 459 h. 30, 460 h. 30, 461 h. 30, 462 h. 30, 463 h. 30, 464 h. 30, 465 h. 30, 466 h. 30, 467 h. 30, 468 h. 30, 469 h. 30, 470 h. 30, 471 h. 30, 472 h. 30, 473 h. 30, 474 h. 30, 475 h. 30, 476 h. 30, 477 h. 30,